

SOUVENONS-NOUS !!

1914 — 1918.

La bannière de la social-démocratie internationale est noyée dans le sang et la boue de la guerre impérialiste, piétinée, vendue et trahie par ses plus hauts représentants, les Ebert, Scheidemann, Noske, Blum, Cachin, Vandervelde et Cie.

Au quartier général allemand, des députés sociaux-démocrates apportent servilement leur aide aux folies nationalistes des officiers. Des députés sociaux-démocrates se font les agents du militarisme français. Des députés sociaux-démocrates siègent au ministère du roi des belges.

Le poison chauviniste attise les peuples contre les peuples! Le monde baigne dans une atmosphère pestiférée, de basse trahison et de millions d'assassinats fratricides.

Au milieu de cette ignominie et de cette trahison, se dresse un petit groupe de révolutionnaires internationalistes restés fidèles. Enormes sont les difficultés de rétablir les liaisons internationales. Les deux conférences internationales de Zimmerwald et de Kienthal, expriment à la fois leur profond sentiment des responsabilités, leur fidélité absolue au socialisme international, leur critique impitoyable de la politique suivie jusque là, leur lutte farouche contre toute hésitation et toute faiblesse. Mais la cause de leur succès réside en ceci : courageusement ils brandissent, à nouveau, le drapeau rouge de la révolution prolétarienne.

«Contre le courant» s'écrie Lénine. Son appel est entendu en Russie, en Allemagne, dans le monde entier.

En décembre 1914, Liebknecht, élève la voix au Reichstag Allemand. Il refuse de voter les crédits de guerre. «Pas un pfennig pour la guerre impérialiste, A bas la guerre!»

1915.

Liebknecht réunit, en vue d'une rencontre illégale, quelques jeunes ouvriers restés fidèles à la cause. Il y pose les fondations de ce qui deviendra plus tard la puissante Jeunesse Communiste d'Allemagne. Le travail antimilitariste commence.

1916.

A nouveau c'est Karl Liebknecht. Entouré de quelques centaines d'ouvriers et d'ouvrières des usines de munitions, il engage la lutte.

Ils manifestent sur la Potsdamer-platz à Berlin. Liebknecht y clame : «Guerre à la guerre». C'est un mot d'ordre simple, un éclair dans cette atmosphère empestée de la guerre, il galvanise le monde. Il réveille le courage et l'espoir des mères et des enfants affamés. Un enthousiasme irrésistible s'empare de la jeunesse, prête au sacrifice. Une étincelle s'allume au cœur de soldats. «Guerre à la guerre».

La réaction tremble. Les social-patriotes crient à la folie et au crime et calomnient ignominieusement les meilleurs d'entre eux. Leur courage incomparable vaut à Liebknecht et à Luxembourg la prison. Mais combien les sbires se trompent. Karl et Rosa sont en prison, mais leur esprit, leur fidélité au socialisme international, leur héroïsme prolétarien survit et embrase les cœurs et les cerveaux des prolétaires du monde entier.

1917.

Le puissant empire des Tzars s'écroule. Courte est la période pendant laquelle on tente de sauver le capitalisme par la démocratie bourgeoise. Le parti bolchevik, sous la direc-

tion de quelques uns des participants aux conférences internationales de Zimmerwald et de Kienthal, balaie le capitalisme russe avec ses laquais sociaux-démocrates.

1918.

L'empire allemand s'écroule. Les matelots, les ouvriers et les soldats révolutionnaires ont vaincu. La réaction gît impuissante, incapable de réagir. Et pourtant, en Allemagne il en fut autrement qu'en Russie. Exsangues, affamés, fatigués de combattre, les soldats croient aux merveilleuses promesses des traîtres réformistes. Révolutionnaires en paroles, reculant en réalité devant tout acte révolutionnaire, les dirigeants du Parti Socialiste Indépendant freinent leur base prolétarienne qui tend vers la gauche et empêchent ainsi toute poussée révolutionnaire puissante.

Le Spartakusbund, jeune, sans appui suffisant en province, hésitant lui-même sur certaines questions, et placé devant une épreuve historique; se trouve trop faible pour vaincre.

Les dirigeants sociaux-démocrates, les Ebert, Scheidemann, Noske, réactionnaires et dépendant servilement de la bourgeoisie et de la clique militariste, sacrifient consciemment le prolétariat allemand.

1919.

Le gouvernement social-démocrate, d'accord avec les généraux rétablis dans leurs fonctions, se dispose à abattre la dernière forteresse du prolétariat révolutionnaire de Berlin en destituant le préfet de police Berlinois Eichhorn. Indépendant, le jeune Spartakusbund se voit forcé d'engager la lutte dès les premières semaines de Janvier 1919. Et il lutte avec un courage et un héroïsme inoubliables.

Les Spartakistes occupent les locaux du «Vorwärts», organe social-démocrate qui est à l'avant-garde de la lutte contre la révolution allemande et ceux du Marstalle, bâtiment gouvernemental. Armés de lance-flammes, de bombes à gaz et de mitrailleuses, les troupes gouvernementales les attaquent. Les Spartakistes combattent jusqu'au dernier homme. Après l'assaut, les rares survivants sont bestialement assassinés.

Quelques jours plus tard, dans toute l'Allemagne d'énormes affiches excitent au meurtre contre Liebknecht et Luxembourg : on les insulte de vampires, de fous, de criminels!

Karl et Rosa ne fuient pas. Ils restent! On les arrête, ils sont entraînés à l'hôtel Eden, quartier général des contre-révolutionnaires. Lors du transport l'on assène à Rosa Luxembourg trois coups de crosse. Elle s'affaïse. L'on se dirige vers le Tiergarten. On lui intime l'ordre de descendre de voiture. Un coup de feu. Rosa Luxembourg s'écroule, mourante. Empaquetée de fil de fer barbelé et alourdie de pierres on la jette au canal. C'est ainsi que mourut cette femme qui figure parmi les plus grands révolutionnaires.

Karl Liebknecht subit le même sort. A demi assommé à coups de crosse, et sanglant, on l'entraîne au Tiergarten. On lui ordonne de descendre de voiture. Criblé de balles, il s'écroule. Les journaux annoncent «Liebknecht abattu au cours d'une tentative de fuite».

Mais ils vivront immortels, cimentés dans l'histoire de la lutte des classes prolétarienne par leurs travaux scientifiques, par leur amour et leur fidélité à la révolution prolétarienne, par leur courage incomparable!

Révolution

Revue Mensuelle
des Jeunesses Socialistes Révolutionnaires

Prix : 0,75 Franc

1^{re} Année — N° 2 — Février 1937

Abonnement : 1 An, 9 fr. ; 6 Mois, 4 fr. 50

Administration : A. DEWAET, C. C. P. 354881, Gilly

Rédaction : Georges FUX, Maison du Peuple, Gilly

LA DÉMISSION DE M. VANDERVELDE

Sans qu'aucune crise gouvernementale ne s'en soit suivie, M. Vandervelde, président du Parti Ouvrier Belge et ministre de la Santé, vient de démissionner du gouvernement Van Zeeland.

M. Vandervelde a eu soin de spécifier qu'à son avis, malgré ce fait, la collaboration doit se poursuivre entre sociaux-démocrates, libéraux et catholiques pour le plus grand bien de la patrie capitaliste.

Les seules raisons motivant cette démission seraient les divergences qui l'opposent, lui, chef du P. O. B., à ses collègues Spaak et Deman (mais quelle fut donc l'attitude des trois autres ministres "socialistes"?) dont on sait qu'il ne sont pas encore au sommet de leur carrière, étant donné leur appétit de ministrables insatiables.

Si donc cette démission devait entraîner une crise politique, celle-ci ne pourrait, semble-t-il, se produire qu'au sein du Conseil Général du P. O. B. qui aura à se prononcer sur cette démission et les motifs qui y ont présidé.

Pourtant, même cela ne se produira pas. Les bidons sont arrangés : la collaboration continue, M. Arthur Wauters remplace M. Vandervelde qui, pour son honneur, après les éloges de M. Van Zeeland, recevra ceux du Conseil Général.

Le seul phénomène politique que peut entraîner la démission de M. Vandervelde reste, par conséquent, un égouillement de la gôche du P. O. B.

Les Brunfaut, Marteau, Delbrouck et Godefroid, profiteront de l'occasion qui leur est offerte pour flatter le vieux et "pur" Vandervelde et dauber à

bras raccourcis sur les Deman et Spaak, comme si ceux-ci ne représentaient pas, poussée jusqu'à l'extrême logique, la politique collaborationniste du P. O. B.

Une nouvelle fois, saisissant l'occasion, nos "gauchistes" nouvelle édition, se pourfendront en faveur de leur slogan du Front Populaire, la panacée universelle, que ces derniers mois avaient presque enterré.

Le Front Populaire ?

Mais, n'est-ce pas cette politique qui, en France, a uni étroitement les partis socialiste et communiste pour maintenir les deux ans de service et voter les formidables budgets de la défense nationale, pour maintenir le blocus criminel envers l'Espagne et interdire le départ de volontaires ouvriers antifascistes ?

Et c'est pareille politique qu'ils espèrent voir triompher en ce pays ?

Hé oui ! A peu de choses près, ils veulent tout simplement pratiquer la politique du gouvernement tricolore de Van Zeeland. Car, voyez-vous, ces gauchistes-là et tous les protagonistes du Front Populaire sont d'accord pour faire mettre sac au dos, par les travailleurs, contre Hitler, à la seule condition que soit arborée, à la pointe des baïonnettes, l'étiquette de la "défense de la démocratie", l'emblème nouveau sous lequel, paraît-il, les exploités devraient être heureux et fiers de succomber dans la boue sanglante des tranchées impérialistes.

Malgré tout, cette vague de gauchisme et de front-popularisme que nous connaissons bientôt ne changera pas un iota à l'attitude que peut et que doit avoir la classe ouvrière.

Avec ou sans Vandervelde, le gouvernement Van Zeeland, tout comme un gouvernement de Front Populaire (voyez l'Espagne et la France), restera un gouvernement tricolore qui prépare directement la guerre et ouvre la voie au fascisme.

Les changements de personnalités ou de décors, sur le plan gouvernemental, ne feront pas oublier, à la classe ouvrière belge, que le seul moyen d'arriver au socialisme c'est de lutter implacablement contre sa propre bourgeoisie.

Par cette voie, elle préparera l'avènement d'un véritable gouvernement ouvrier et paysan qui, loin d'œuvrer à la conservation d'un régime décadent (même lorsqu'il est décoré du pompeux mot "démocratie"), édifiera une société nouvelle d'où seront définitivement bannis la misère, le fascisme et la guerre.

Georges FUX.

Pour le soutien de "Révolution"

Nous avons reçu de Lucienne et Rachel à Gilly : 5 + 5 = 10 francs.